



TRAN-NHUT
**LES CORBEAUX
DE LA MI-AUTOMNE**

Une enquête du mandarin Tân



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

TRAN-NHUT

LES CORBEAUX
DE LA MI-AUTOMNE

Une enquête du mandarin Tân



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Temple de la Grue Ecarlate
L'Ombre du prince
La Poudre noire de Maître Hou
L'Aile d'airain
L'Esprit de la renarde
Les Travers du docteur Porc
Le Banquet de la licorne

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Palais du mandarin
(NiL, coll. Exquis d'écrivains, 2009)

La Femme dans le miroir
(Robert Laffont, 2010 ; Pocket, 2011)

© 2011, Editions Philippe Picquier
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Zhu Yi Yong *Festive Event*
Courtesy of Zhu Yi Yong and Schoeni Art Gallery,
Hong Kong

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0264-4

— Tu crois que les prêtres taoïstes vont nous donner des gâteaux ? demanda Oisillon, dubitatif.

— Sans aucun doute. Ils ne sont pas fous. *Nourrir le poussin fera accourir la poule*, ils le savent bien.

Du haut de ses six ans, Oisillon fit une moue d'incompréhension. Tambour eut un haussement d'épaules impatient.

— Cela veut dire que s'ils nous soignent, on en parlera à nos parents, qui viendront faire des offrandes plutôt chez eux qu'au temple taoïste concurrent.

— Mais on ira bien aux *deux* temples quand même ?

— Evidemment, il faut entretenir la tension entre les prêtres du Crapaud à Trois Pattes et ceux des Huit Immortels.

Tambour, à dix ans passés, savait de quoi il parlait : sa mère, tenancière de gargote, n'hésitait jamais à donner les invendus sucrés à ses camarades de classe. Accoutumés à ses fleurs de gélatine au lait de coco, les gamins entraînaient leur famille chez elle à la première occasion, générant un chiffre d'affaires non négligeable. *A progéniture gourmande, parents insatiables*, aimait-elle répéter en comptant ses sapèques.

Quoi qu'il en soit, en cette nuit de fête de la Mi-Automne, il y avait fort à parier que les deux temples avaient quelques douceurs en réserve pour les gamins qui s'y rendaient en bandes joyeuses. Tambour imagina des gâteaux de lune aux bords festonnés, farcis d'une pâte aux graines de lotus constellée de gingembre confit, où des morceaux de saucisse chinoise gravitaient autour d'un jaune d'œuf salé. Cette évocation, ravivant l'odeur des feuilles de lime et d'eau de rose, l'incita à presser le pas.

Tambour voyait ses amis devant eux, lanterne au poing et chansons aux lèvres, une nuée rouge cerise et jaune citrouille qui s'éparpillait dans la nuit comme une farandole de lucioles en quête d'aventure. Par hasard, il s'était retrouvé à bavarder avec le petit Oisillon qui trottinait à ses côtés, visiblement à bout de souffle. Il avait un peu pitié de ses jambes courtes et de ses joues échauffées, mais il ne fallait pas trop traîner sur le chemin bordé de banians nouveaux. Tambour tenta de le houspiller :

— Allons, dépêche-toi un peu, sinon les autres vont tout manger.

— Je fais ce que je peux ! Cette lanterne pèse plus lourd qu'un chat.

Tambour secoua la tête. Oisillon, pour imiter ses aînés, avait choisi une énorme lanterne qui ballottait au bout de la canne de bambou. L'armature en jonc, habillée de papier écarlate, dessinait les contours ronds d'un lapin avec, à la place du cœur, une flamme de bougie papillotant au vent.

— Encore heureux que tu n'aies pas pris une lanterne en forme d'éléphant ! lâcha Tambour. Ton père ne t'a jamais dit que la taille importe peu ?

— Chez Monsieur Truong, à part ça, il n’y avait que des fleurs roses, rétorqua Oisillon. Et puis, c’est bien un lapin qu’on voit là-haut, non ?

Du doigt, il désigna la lune, pleine en cette nuit magique, qui luisait au-dessus des frondaisons. Sur sa surface métallique irrégulièrement cabossée se détachait la silhouette d’un lapin voûté. Tambour dut acquiescer.

— Oui, c’est lui, le lapin apothicaire. Au fait, tu sais ce qu’il est en train de préparer ?

L’autre leva vers lui un front moite de sueur.

— La soupe du soir ?

— Pas du tout !

Tambour se pencha vers Oisillon et chuchota :

— Le lapin dans la lune prépare une pilule d’immortalité.

— Une pilule de quoi ?

— Une pilule qui permet de vivre longtemps, longtemps, sans jamais mourir.

Il roula des yeux et approcha sa propre lanterne de son visage. Des ombres, contournant la boursouflure de son nez, dégoulinèrent le long de sa bouche en traînées visqueuses.

— Et devine, Oisillon, ce que le lapin broie dans son pot en faïence...

Le petit le fixa, hypnotisé. Sous cet angle, la figure de Tambour, tout en excroissances, lui parut monstrueuse. Son menton saillait sous des gencives humides. Au fond de ses prunelles se tordaient des flammes. Même ses paupières semblaient suinter un filet rougeâtre qui se répandait dans les rigoles de sa peau...

— Le lapin... susurra Tambour d’une voix caverneuse. Le lapin réduit en poudre les os de cent... petits garçons !

Oisillon poussa un cri quand une main s'abattit sur son dos.

— Nigaud, va ! rigola Tambour, ravi de sa plaisanterie. Si tu veux faire partie de la bande des grands, il te faudra plus de tripes que ça.

Les cils ourlés de larmes, Oisillon le regardait avec colère.

— Tu n'es qu'un méchant garçon qui raconte des mensonges !

— Alors, là, tu te trompes. La légende est formelle : le lapin que tu vois là-haut passe ses nuits à piler les crânes de garnements comme toi.

Oisillon inspira vivement, soudain conscient du silence qui les entourait. La ville avait depuis longtemps disparu derrière les courbes du chemin. Devant eux, les lumignons de leurs camarades s'étaient dispersés dans la nuit et ne brillaient plus que par intermittence, des feux follets qu'il aurait aimé rejoindre. Qu'aurait-il donné pour être arrivé au temple ! Au moins il y aurait des prêtres, des adultes sérieux, plus rassurants que ce Tambour devenu fou, dont les pommettes s'étaient mises à fondre comme de la cire quand il avait levé sa lanterne au niveau de ses tempes. Il lui faisait peur avec son front protubérant, aussi bosselé que le cul d'une marmite. D'instinct, il s'écarta de son aîné et allongea le pas.

— Attends ! dit Tambour. J'ai bu trop de jus de canne tout à l'heure. Il faut que je trouve un buisson, sinon je vais éclater.

Il dévala un talus, à la recherche d'un coin pour se soulager.

Seul sur la piste mangée par les ombres, Oisillon scruta la lune. Elle paraissait menaçante avec ses bords acérés. Il avait l'impression que le lapin s'activait tout

à coup, penché sur un bol au contenu effroyable. Le bruit du mortier résonna dans sa tête, un grincement cadencé où il décelait le craquement d'os broyés. Il frissonna au souvenir de la face difforme de Tambour, une figure de cire liquéfiée par le feu. Oisillon n'avait plus envie de suivre ce garçon. Mais était-ce vraiment un garçon, ce Tambour maléfique rencontré par hasard pendant la danse de la Licorne ? On disait que des démons aimaient se faire passer pour des hommes afin de mieux les entortiller. Et quelquefois, leur déguisement se fissurait l'espace d'un instant, révélant toute l'horreur cachée. Si c'était cela qu'il venait d'entrevoir, cette métamorphose éphémère, si dangereuse pour celui qui l'avait contemplée ?

Oisillon jeta un coup d'œil en contrebas. Une petite lumière indiquait que Tambour avait repéré un endroit adéquat. C'était le moment de déguerpir, pour ne plus avoir à côtoyer le démon aux traits d'enfant. Il prit ses jambes à son cou et s'engagea dans les hautes herbes du talus opposé. Il ne fallait surtout pas que Tambour le rattrape, maintenant qu'il connaissait sa vraie identité. Aiguillonné par la peur, Oisillon s'enfonça résolument dans les fourrés, décidé à mettre le plus de distance entre lui et son compagnon. Seule la faible clarté de sa lanterne le guidait à travers les fougères et les racines. Il trébucha plusieurs fois, se rétablit et continua sans se retourner. Exténué, il s'accroupit contre le tronc d'un banyan et abrita sa lanterne de son corps.

— Oisillon ! Où es-tu ?

Le garçonnet ne bougea pas. La voix semblait très lointaine, un peu énervée. Et pour cause, Tambour le démon venait de perdre sa proie ! Il cria plusieurs fois encore, tour à tour cajoleur et agacé. Puis ce fut le silence.

Rasséréiné, Oisillon remua doucement. Il se sentait désemparé. Voilà ce que c'était de désobéir à sa mère. Il se souvint à regret qu'elle lui avait interdit de suivre les plus grands après la danse de la Licorne. Il devait rester auprès de la jeune fille qui le gardait. Mais celle-ci, en ce soir de festivités, lui avait laissé la bride sur le cou, occupée à courir la prétentaine comme toutes ses amies. Lui-même, enivré par les chants et l'action, avait emboîté le pas aux aînés, ravi de son indépendance et pressé de découvrir le monde. A présent, il rêvait d'être dans les bras de sa mère, le menton chatouillé par une mèche folâtre qui embaumait le jasmin.

Un bruit d'eau le surprit. Il se rendit compte qu'il se trouvait au bord de la rivière qui longeait le chemin. Oisillon s'approcha de la rive avec précaution, attiré par le son des flots lapant les pierres. Le reflet de la lune tremblotait à la surface de l'eau, sans jamais se désintégrer. Le cercle aux bords émoussés lui sembla plus doux et il sentit la tension l'abandonner.

*Cent, quatre-vingt-dix-neuf plus un,
Nous sommes cent,
Tous ensemble bien au chaud.
Cent, quatre-vingt-dix-neuf plus un,
Nous sommes cent,
Un petit prix à payer
Pour ne jamais fermer les yeux.*

Le dos tourné, quelqu'un chantonait tout bas, le front levé vers le ciel. Un enfant ? se demanda Oisillon, intrigué. Assis contre un rocher, l'autre semblait à peine plus grand que lui. Enhardi, il osa :

— Tu sais comment revenir à la ville ?

Le chant s'arrêta.

— Non. Mais ce n'est pas là que je vis.

Oisillon s'aperçut avec étonnement que le petit chanteur portait un masque représentant le bonhomme au sourire épanoui qu'on voit toujours aux danses de la Licorne. La figure joufflue arborait une expression joyeuse qui réconforta Oisillon.

— Ah bon ? D'où est-ce que tu viens ?

— De là-haut, répondit le Masque, le doigt pointé vers la lune.

— Tu connais donc le lapin apothicaire ?

L'autre éclata d'un rire qui lui parut amer.

— Bien sûr, je le connais. Une fois par an, à la Mi-Automne, il nous laisse descendre sur terre. Mais à l'aube, il nous faut rentrer, sinon il n'est pas content.

— Pourquoi ?

— Le lapin veut absolument qu'on soit cent garçons dans son bol de faïence, sans quoi sa recette ne marche pas.

Oisillon se gratta le nez.

— C'est vrai qu'il vous écrase dans son mortier ?

— Oui, il broie nos os toute la nuit. Le lapin est un forcené qui ne fait rien à moitié.

— Pourtant, tu n'as pas l'air mort...

— C'est parce que c'est la Mi-Automne ce soir.

Oisillon ne comprenait pas très bien. Cependant, l'histoire piquait sa curiosité. On pouvait donc aller dans la lune et revenir sur terre. Cela devait être un incroyable voyage.

— C'est comment, là-haut ?

— La lumière est comme une pluie de cendres étincelantes. Elle tombe sur les palais et les jardins où poussent des canneliers. La déesse de la Lune, Hang Nga, s'y promène en pensant à ceux qui vivent ici bas. Elle aimerait tant avoir quelqu'un à qui parler !

Le Masque fixa Oisillon de ses yeux rieurs, deux trous noyés d'ombre.

— Ça te dirait d'y faire un tour ?

Le garçonnet, terriblement tenté, hésita.

— Oui... Mais je n'ai pas envie d'y rester, moi !

— Tu n'y es pas obligé. Tu prendras ma place jusqu'à l'aube, le temps d'explorer la lune et de bavarder avec la déesse. De toute façon, je dois rentrer avant le lever du soleil.

Oisillon était fort embêté. Son incartade de cette nuit lui vaudrait une bonne punition. Sa mère allait probablement le gronder, mais son père n'hésiterait pas à lui faire déguster du rotin. Si une visite au temple était interdite, alors que dire d'une virée dans la lune ? Il était sans plus sage d'arrêter les dégâts...

— Non, il faut que j'y aille, articula-t-il d'une voix déçue. On m'attend à la maison.

— Tant pis ! Tu as raison. A l'année prochaine, peut-être.

Le Masque se remit à chantonner tout bas.

Oisillon se détourna. Il avait bien fait de refuser. Une bêtise à la fois, c'était amplement suffisant. Un éclat de lumière sur l'eau le retint. La lune était si belle, si accueillante, ainsi reflétée dans l'onde. Ses rondeurs adoucies lui rappelèrent qu'une déesse solitaire musardait sous une pluie de cendres. A quoi ressemblait-elle ? Portait-elle un diadème de cristal ou des épingles de jade, comme les princesses vues dans les livres ? Quelles plantes magiques poussaient au pied des canneliers enracinés sur la lune ? Des questions sans fin l'assaillirent, tandis qu'il s'apprêtait à partir. Malgré lui, Oisillon se reprit à rêver de cette aventure hors de ce monde. Il tenait là une occasion qui ne se représenterait pas de sitôt. Il voulut soudain

courir l'aventure, goûter à l'inconnu, pour savoir. Juste cette fois-ci.

— En fin de compte, murmura-t-il, j'aimerais bien prendre ta place cette nuit. Mais comment aller dans la lune ? Je ne sais pas voler.

Le Masque le considéra, toujours hilare.

— C'est très simple. Suis-moi.

Il prit Oisillon par la main. Sans hésiter, il s'approcha de la berge, puis entra dans l'eau. Le garçonnet se raidit en sentant le froid lui mordre les mollets, mais ne recula pas. Devant eux, le reflet de la lune dansait sur les flots.

— On va plonger dans le reflet, annonça le Masque. Retiens ton souffle. Lorsque tu referas surface, tu te trouveras là-haut.

— Tu es sûr ?

— Je te le promets.

Des courants glacés s'enroulèrent autour des jambes d'Oisillon. Ils s'emparèrent de son corps grelottant sans qu'il renâcle. Quand il perdit pied, il prit peur. Mais la lune étincelait devant lui, si proche à présent. Il vit la silhouette tremblotante du lapin apothicaire lui faire signe.

— Respire à fond ! ordonna le Masque.

Oisillon obéit et ils plongèrent. Le reflet se disloqua en mille scintillements.

Les yeux écarquillés, Oisillon tenta de sonder les ténèbres verdâtres. Dans quelle direction fallait-il aller ? Pour l'instant, ils ne bougeaient guère.

Oisillon eut brusquement l'impression que sa tête allait éclater. Il avait besoin de respirer. Pourtant il n'était pas encore arrivé sur la lune. Ses poumons le brûlaient. Il donna un coup de pied pour remonter à l'air libre. Mais d'une main sur son cou, le Masque le

retenait sous l'eau. Terrifié, Oisillon ouvrit la bouche pour crier. Il but la tasse puis inspira par le nez.

Les rayons de lune éclairèrent le visage rond qui le regardait avec un sourire. Oisillon crut voir des algues argentées se déployer tout autour d'eux. Il pensa alors à la chevelure de sa mère, ces mèches souples au parfum de jasmin, roulant, se déroulant, dans une onde traversée de cendres brillantes.

Les yeux à demi fermés, le sbire Khoa tentait de maîtriser sa respiration. C'était le moment ou jamais de faire un coup d'éclat. Il percevait la nervosité de ses concurrents immobiles à ses côtés, l'odeur aigre de sueur où perçaient l'incertitude et l'appréhension. Khoa savait qu'il avait un avantage sur eux : cet odorat aiguisé qui lui permettait de flairer les émotions, de deviner le changement dans la direction du vent, de saisir l'insaisissable par une simple inspiration.

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, il avait vécu dans un monde défini par les odeurs, un univers riche mais difficile à décrire avec des mots, qu'il essayait d'illustrer par des associations. Autrefois, accroché au sein de sa mère, il avait eu l'impression de boire l'odeur d'herbe après la pluie, d'avalier des gouttes de velours infusées de vert. Plus tard, enfant égaré sur un marché populeux, il avait suivi ce lien olfactif intime, ce ruban invisible d'émeraude et d'eau, pour retrouver sans faillir celle qui l'avait porté contre son cœur des mois durant.

Et là, ce soir, alors qu'il était flanqué d'une dizaine d'hommes en armes souvent plus expérimentés que lui, il discernait sous leurs expressions résolues le

signe de la fièvre, une pointe acide transperçant l'odeur de sel et de poussière qui imbibait leur transpiration. C'était, à n'en point douter, la faiblesse à exploiter. Khoa relâcha les muscles de ses épaules, laissa filer la tension logée entre ses omoplates et, pour penser à autre chose, recensa mentalement les odeurs que lui apportait la brise.

Les paupières baissées, il sentit la flamme grasse des lumignons promenés par des gamins que la fête avait échauffés. La cire chaude coulant sur les armatures de jonc ravivait une senteur de bois mouillé, comme une dernière résurrection derrière les écrans de papier. Sur les lèvres des bambins s'attardaient les fantômes d'animaux en sucre, dissous par des rasades de jus de citron au milieu de rires et de chants. Le sucré se manifestait toujours par des poussières ambrées, l'astringence par des comètes mauves. Ici et là, des explosions de pétards jetaient un voile âcre sur les bouffées aillées des braseros de marchands ambulants. Dans son esprit, il voyait la fumée carnée ondoyer derrière les fils transparents et volatils des alcools de chrysanthème, qui se dispersaient tels des rets autour de coupelles toujours pleines. Dans ce fond mouvant d'arômes, où l'ombre glacée d'une feuille de menthe se noyait paisiblement dans les remous d'or d'un bonbon fondu, il y avait une note que Khoa aurait reconnue entre mille, une essence sans nom qui accélérât les battements de son cœur.

Le parfum qui auréolait Mademoiselle Lys avait la douceur d'un duvet de caneton et l'éclat d'une perle. Il rappelait les boutons de frangipane quand ils s'épanouissent au-dessus des cours d'eau ou les pêches cueillies une nuit de pleine lune. Khoa savait qu'il dessinait des spirales tout autour de Mademoiselle

Lys, se fractionnant aux extrémités pour se diffuser dans l'air en une nuée de particules. Il savait tout cela sans avoir à regarder vers la scène surélevée où elle se produisait à cet instant, la voix rauque et sensuelle, radieuse dans sa robe aux manches fendues. Son parfum affolait le jeune homme plus que sa figure aux traits réguliers, plus que sa chevelure tenue par des épingles d'argent. C'était pour briller à ses yeux qu'il voulait gagner le concours ce soir.

Khoa caressa l'arc en bois de mûrier dont il connaissait la solidité et la souplesse. Il l'avait fabriqué en évoquant celui de Hoàng Dê, le mythique Empereur Jaune – cet arc nommé le *Croassement du Corbeau* qui se détendait à la vitesse de l'éclair. Longtemps il avait cherché la branche idéale, ni trop fine, ni trop raide. Au creux d'un vallon, il avait fini par dénicher un mûrier aux formes harmonieuses, dont le bois réputé démonifuge donnait à l'arc une courbe de toute beauté, comme tracée par un Immortel. Des heures de polissage avaient conféré à l'arme un éclat sourd, presque métallique.

Il s'était entraîné au fil des années, conscient qu'il réussissait à traquer ses cibles grâce à sa perception affûtée de leurs odeurs. Les narines aux aguets, il suivait les bêtes en visualisant leur passage comme des traînées olfactives déployées dans l'espace. Il identifiait les dentelles aériennes des singes gris-bleu, les nœuds visqueux des pythons réticulés, les étincelles abruptes des barbus à ventre rouge. Lorsqu'il avait localisé ses proies, il parvenait à prédire leurs trajectoires en pressentant la rupture du motif olfactif couplé au frémissement du vent.

Khoa avait espéré devenir chasseur, pour peaufiner sa méthode de détection, pour découvrir des pistes

laissées par des animaux inconnus – des odeurs en étoile, torsadées ou caoutchouteuses, qui changeaient de forme ou se déchiraient selon les saisons. Il l'avait espéré, mais sa mère en avait décidé autrement. Ce soir encore elle l'avait vu, un arc à la main, et s'en était violemment émue.

— Khoa ! s'était-elle écriée, le visage défait. Comment oses-tu t'associer avec des meurtriers ?

— C'est juste un concours d'archers, Mère...

— Fils indigne ! Hors de ma vue !

Etonné, il avait vu le dessin olfactif de sa mère, ces filins de jade ourlés d'eau, se hérissier d'épines rougeoyantes avant de se désintégrer en une pluie de scories. Sa colère avait si profondément altéré son odeur qu'il la reconnaissait à peine. Puis elle l'avait planté là, au milieu de ses concurrents hilares.

— Pas commode, ta mère ! Pas de dessert ce soir, mon vieux.

— On dirait ma femme ! lança un autre, narquois.

— En plus jeune...

Khoa avait haussé les épaules. Ils pouvaient toujours se moquer. Ils riraient moins quand il aurait remporté le concours.

D'ailleurs, un roulement de tambour annonçait le début de la compétition. Là-bas, au milieu des musiciens, Mademoiselle Lys faisait une révérence, longuement applaudie par ses admirateurs. Alors on se focalisa sur le pas de tir, où se tenaient les archers.

Bui, le chasseur râblé, bomba le torse et écarta les jambes en une pose qui se voulait virile, Kim agita son arc pour exhiber ses bras musclés. Certains sautillèrent sur place, d'autres firent craquer leurs vertèbres. La lueur des torches ruisselait sur leur front, leur donnant l'antique patine des chasseurs, et

magnifiait les silhouettes projetées contre les arbres. Tous savouraient leur moment de notoriété, alignés à cinquante pas de la volière couverte d'une toile sombre, tandis que Khoa, les paupières baissées, prenait une goulée d'air qui lui apportait toutes les informations dont il avait besoin. Il analysa la constellation d'odeurs émanant de la cage cachée aux regards : des anneaux torsadés entraient en collision avec des courbes aux tons opalins, des effluves en forme de billes roulaient sur des senteurs bosselées. Khoa distinguait chaque configuration, les séparait les unes des autres, tout en appréhendant le dessin qu'elles formaient toutes ensemble. Il suffisait d'anticiper l'instant où chaque motif allait se désagréger, d'entrevoir le début d'une brisure de symétrie... Le reste relevait de la technique.

— A vos positions ! tonna Monsieur San, le maître de cérémonie, un petit homme juché sur des chaussures à plateforme.

Nu jusqu'à la ceinture, son aide donna un coup à l'immense tambour aux flancs laqués, dont les vibrations firent trembler le ventre des spectateurs. Lentement, les concurrents bandèrent leur arc.

Le voile tomba, exposant la structure en jonc tressé.

Coup sur coup, neuf ombres fusèrent, portant la nuit au bout de leurs ailes. L'espace d'un battement de cils, l'éclat des torches glissa sur les plumes et les revêtit d'or.

Une volée de flèches traversa le ciel.

Les neuf corbeaux n'atteignirent jamais la lune.

Dans le silence, Monsieur San s'avança vers les oiseaux abattus. Suivi de son aide, il comptabilisa les flèches fichées dans leur chair, pendant que les

archers retenaient leur souffle, une prière sur les lèvres. Le public, suspendu aux mouvements solennels du petit homme, admira ses manches brodées dont les fils de soie s'embrasaient à chaque pas. Après recomptage, Monsieur San édicta non sans affectation :

— Au total, nous avons dénombré une flèche orange, deux roses, deux rouges, trois bleues, trois marron, trois violettes, quatre blanches, quatre vertes et... neuf flèches noires.

Neuf flèches ! L'étonnement saisit les spectateurs, soudain conscients de l'exploit auquel ils venaient d'assister.

Les archers se tournèrent vers Khoa qui brandit son carquois, révélant le bouquet de flèches empenées de noir.

Le public explosa en applaudissements nourris, accompagnant le nom du vainqueur qui circulait dans la foule, couvert d'honneur. On se dressa sur la pointe des pieds pour apercevoir ce nouveau héros qui était si jeune. Dans la tribune officielle dressée à droite du stand de tir, les notables, tous debout, laissaient éclater leur enthousiasme par des hochements de tête appréciateurs. Même les gamins, tout à leurs jeux, s'interrompirent le temps de voir le gagnant. Quelques-uns secouaient leurs lampions tandis que d'autres balançaient leur masque aux traits d'animal ou de bonhomme jovial.

Alors que Monsieur San le faisait monter sur une estrade festonnée de lampions, Khoa chercha des yeux Mademoiselle Lys qui avait quitté le groupe de musiciens. Du fond diffus des odeurs le jeune homme tenta d'isoler la signature perlée de la jeune fille. La foule en liesse se déplaçait en vagues chaotiques



Cette version électronique
a été réalisée le 24 novembre 2011
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809708486